

LES PERIODISATIONS EN HISTOIRE: DIVISIONS ET CONTINUITE

Depuis que l'homme a commencé à laisser des traces de son passage, depuis qu'il sait quelque chose de son passé, jusqu'à aujourd'hui, le savoir historique constitue un réseau de relations qui se veulent interdépendantes et sans interruptions. Pas plus que l'histoire n'est complètement intelligible lorsqu'on se borne à un de ces fragments temporels, on ne peut se passer des liens divers qui permettent de nouer des relations entre l'homme d'aujourd'hui et l'homme du passé.

Cela porte à croire que l'histoire en tant que savoir historique n'est valable que si elle est à part entière, totale dans son étendue et dans sa continuité temporelles. Autrement dit, la connaissance de l'histoire ne peut pas renoncer à la continuité, car elle ne tolère pas de lacunes chronologiques, ni ne peut admettre un savoir fragmentaire.

Quel que soit le thème d'une recherche historique, même le plus lointain, celui de la pomme de terre ou des climats préhistoriques¹, son intérêt, direct ou indirect, finit par porter sur l'homme. Si donc, comme discipline ou comme science, l'histoire est essentiellement une forme de savoir qui sert à la connaissance de l'homme aux différentes époques, cette connaissance ne tolère pas de limites chronologiques quant à l'itinéraire que l'homme a parcouru jusqu'à présent. Elle est ou devrait être une connaissance unitaire, donnant une vue d'ensemble sans solution de continuité.

Qu'est-ce que la «périodisation»?

La notion de limite en histoire, ou plutôt dans l'historiographie (c'est-à-dire, le récit de l'histoire), renvoie aux notions de partage, de division, de section du temps historique: en d'autres termes à la notion de périodisation.

Par «périodisation», j'entends la division et/ou la subdivision chronologiques d'un processus historique, qu'il appartienne à l'histoire générale, à l'histoire nationale ou à une histoire particulière. Cette division doit répondre à un critère qui relève de l'idée de développement, ou de déroulement historique en relation avec les caractères fondamentaux des périodes historiques. C'est grâce à ces caractères distinctifs que nous faisons aisément la différence entre Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, etc. C'est

pourquoi la périodisation a d'abord une utilité pratique immédiate. Elle nous permet de mettre de l'ordre dans le matériau historiographique, et d'attribuer les problématiques aux divers secteurs de l'histoire universelle où elles ont pris naissance². Dans les études universitaires, la périodisation comme organisation didactique ne soulève guère de réflexions: qui s'interroge vraiment sur la division en Histoire ancienne, Histoire médiévale, Histoire moderne et Histoire contemporaine? Tout historien, en effet, se sert des périodisations. Cependant, il est des historiens qui en sont conscients et d'autres qui ne se posent pas vraiment la question. Ces derniers sont la majorité. Ces historiens ont reçu de leurs prédécesseurs les périodisations et ils s'en servent normalement. Quant aux premiers, en revanche, ils manifestent diverses attitudes. Certains sont critiques face aux périodisations, et y apportent des modifications ou, à tout le moins, en discutent la validité en relation à des problématiques données. D'autres contribuent eux-mêmes à définir – parfois à inventer – des périodisations, ou à en préciser la portée et les limites conceptuelles. Conceptuelles, dis-je, car derrière chaque périodisation il y a un concept ou un ensemble de concepts qui attestent du caractère interprétatif ou philosophique de la périodisation en question. On connaît la répulsion de l'historien en général, lorsqu'il s'agit de faire de la philosophie de l'histoire ou même de la théorie. Cet historien, que j'appelle par commodité «l'historien en général», hésite face à la théorie de l'histoire, il a horreur de planer sur des abstractions, et veut rester accroché, s'il en a la possibilité, aux cas concrets, aux cas individuels, aux problèmes matériels, aux données comparables, dans le confort des quantités mesurables et des statistiques. Il étudiera la courte durée, et parfois la longue durée. Il aura tendance, le plus souvent, à réduire

la période pour mieux en cerner les détails. Quoi qu'il en soit, tout historien doit faire usage de la pensée, de la réflexion, de la conceptualisation, et ne peut s'empêcher de raisonner en termes de périodisations, qu'elles soient courtes ou longues.

Un exemple: la «Renaissance»

Pour l'historien de l'histoire moderne, il n'y a pas de meilleur exemple que la période appelée Renaissance; exemple de prédilection, sur lequel le débat est ouvert depuis un certain temps. Après trois siècles de réflexions et de précisions conceptuelles, le terme «Renaissance» a acquis, au XIX^e siècle, une signification qui qualifie une époque à part entière de l'histoire de la civilisation européenne et occidentale. Ce mérite revient à Jules Michelet³ et surtout à Jacob Burckhardt⁴. Par «Renaissance» ce dernier a su comprendre moins une période de la vie culturelle, ou un moment de la vie politique, ou une phase de la vie artistique, qu'une époque à part entière, capable d'incorporer harmonieusement tous les domaines de l'activité humaine susceptibles d'une enquête historiographique. A l'heure actuelle, voulant faire un choix entre ces diverses conceptions de l'histoire de la «Renaissance», je me rangerais aux côtés de Charles B. Schmitt, un historien de la vie intellectuelle de la «Renaissance», qui est un des plus grands connaisseurs d'Aristote ou, pour mieux dire, de la tradition aristotélicienne à la Renaissance⁵. Attentif à l'aristotélisme médiéval, Schmitt trouve un élément unificateur essentiel dans le latin, qui joue un rôle fondamental dans l'organisation du savoir et de l'enseignement, donc dans les académies et les universités. Le latin assure la transmission du savoir à travers les grands systèmes mé-

Le temps et la connaissance: l'histoire se saisit du passé...



figure 1



figure 2

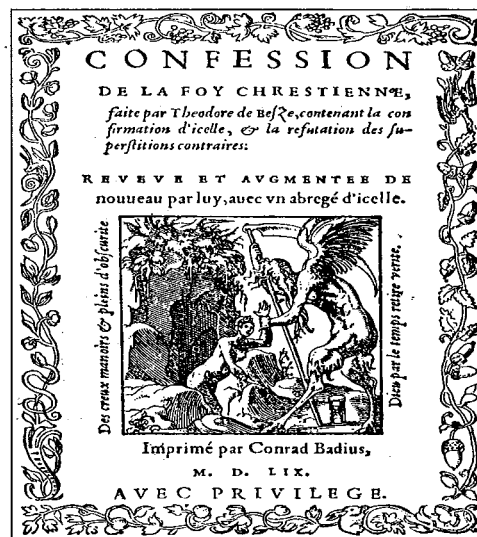


figure 3

A la Renaissance, le Temps est représenté par un Vieux qui porte des ailes (Le temps vole) fig. 1 (Cristoforo Zanetti, Venise 1535-1580). Le Temps et la Connaissance sont représentés sous l'image de la Vérité, fille du Temps (Veritas filia Temporis fig. 2, Francesco Marcolini, Venise 1534-1559), dont l'allégorie est une femme nue que le Temps fait sortir de son «manoir». La légende en est: «Des creux manoirs pleins d'obscurité Dieux par le temps retire vérité» fig. 3 (Marque de Conrad Badius, 1510-1560, imprimeur à Genève).

diévaux de la connaissance jusqu'à la formation de la science expérimentale. La Renaissance, «sa» Renaissance épuiserait sa vitalité au crépuscule de l'aristotélisme, qui marque l'aube des grandes philosophies naturelles de Galilée, de Bacon et de Descartes. «Par Renaissance, je désignerai simplement la période qui, dans l'histoire de l'Europe, s'étend de la fin du XIV^e au milieu du XVII^e siècle».

Quoi qu'il en soit des opinions qui sont aussi diverses que personnelles, il faut rappeler, en effet, que toute périodisation garde un caractère conventionnel; j'ajouterai: un caractère subjectif et même arbitraire dans le sens que toute périodisation ne constitue pas une réalité historique, mais simplement une partition chronologique du temps historique. L'homme de l'Humanisme, l'homme de la Renaissance, l'homme du Siècle des Lumières, ces hommes n'ont jamais existé dans la réalité historique; cette façon de les appeler n'est que l'effet de notre imagination qui a conféré une propriété concrète à des périodisations «conventionnelles».

Le rôle unificateur du Latin

Revenons à notre sujet central, la continuité et l'unité de l'histoire dont les périodisations ne sont que des divisions organisatrices et didactiques. La grandeur du paysage historique qui s'ouvre à l'étudiant sur les deux ou trois millénaires de la vie dramatique de l'Occident, peut déconcerter celui qui aurait la volonté d'apprendre et de puiser à la source les connaissances les plus attrayantes, l'aspect économique, l'aspect militaire, le politique, l'artistique, et ainsi de suite. Le «passerport» qui permet la libre circulation dans le temps et dans l'espace historique n'est autre que la langue latine.

Le rôle du latin pour l'historien humaniste est celui d'un grand *medium* qui relie le classicisme antique gréco-latin à la Patristique, à la Scolastique, à l'Humanisme, à la Renaissance, à la Réforme protestante et à la Réforme catholique, à la pensée économique, juridique et philosophique des Lumières, et à l'étendue de la culture contemporaine, y compris les mouvements révolutionnaires des sociétés en quête d'indépendance, et les angoisses de l'homme individuel de nos jours.

Parler du latin aujourd'hui n'est pas de mise. Celui qui l'ose sait que le sujet n'est pas des plus populaires, et qu'il s'expose même à un certain risque de conservatisme. Pourtant, cet apprentissage du latin porte en lui, pour reprendre les mots de Gramsci, «la formation du caractère personnel à travers l'incorporation et l'assimilation de tout le passé culturel de la civilisation européenne moderne...»⁶.

Nous qui avons la chance de vivre dans un des pays les plus libres du monde, nous devrions repenser et méditer ces réflexions de Gramsci. Nous pourrions alors essayer d'enrichir davantage les qualités et les dons des individus, en développant l'esprit critique et la sensibilité dans le sens éthique du mot. Dès lors, l'étude désintéressée de type humaniste, «immédiatement désintéressée» comme le dit Gramsci, pourrait acquérir une fonction de libération grâce à l'histoire entendue moins comme connaissance du passé que comme apprentissage, c.-à.-d. l'histoire comme entraînement des facultés de juger des situations, des hommes, des idées, des problèmes appartenant à l'histoire générale. S'il est facile autant qu'inutile de connaître une période de notre histoire sans en connaître toutes les autres, nous savons à présent que pour comprendre pleinement la valeur de l'unité de l'histoire générale, il faut comprendre claire-

ment les vertus et les limites des périodisations.

Prof. Mario Turchetti
Histoire moderne, générale et suisse

Notes et références

¹ Je fais allusion aux travaux de l'économiste et du géophysicien en pensant à la contribution très peu convaincante de Guy Beaujouan, «Le temps historique. Les suggestions de l'économiste et du géophysicien», dans *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Encycl. de la Pléiade, XI, 1961, pp. 52-67.

² Dans les meilleurs des cas, mais pas toujours. En effet, trop souvent les problèmes appartiennent au temps présent, contemporain de l'historien, qui les projette ensuite sur les périodes du passé; mais là il s'agit d'un autre problème.

³ Cf. Lucien Febvre, «Comment Jules Michelet inventa la «Renaissance»», *Studi in onore di Gino Luzzatto*, Milan, 1950; aussi dans *Pour une histoire à part entière*, Paris, 1962, pp. 717-29.

⁴ *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Basel, 1860.

⁵ Le Titre de son dernier livre, qui vient d'être traduit en français est *Aristote à la Renaissance*, Paris, PUF, 1992.

⁶ J'en appelle, cependant, au témoignage d'Antonio Gramsci, le théoricien italien du socialisme, qui eut tant à souffrir des persécutions du Fascisme, et qui – je crois – ne saurait passer pour un conservateur. Dans ses années de prison, Gramsci réfléchit sur l'éducation dans les régimes totalitaires, et plus en général sur les systèmes des gouvernements modernes, où la priorité donnée à l'organisation économique et à l'efficacité de la production industrielle étouffe les valeurs humaines et historiques. C'est pourquoi il revient sur l'importance du latin: «Dans la vieille école, l'on n'apprenait pas les notions individuelles dans un but immédiatement pratique et professionnel; ce but nous apparaissait désintéressé [dans le sens de libre de toute dépendance ou subordination], parce que l'intérêt était le développement intérieur de la personnalité, la formation du caractère personnel à travers l'incorporation et l'assimilation de tout le passé culturel de la civilisation européenne moderne... La langue latine est une langue morte, que l'on analyse comme une chose sans vie, comme un cadavre sur la table d'anatomie, mais elle est une langue qui revit continuellement dans les exemples et dans les récits des auteurs». Passage cité par Cantimori, «Valore dell'Umanesimo», dans *ses Studi di storia*, Turin, 1959, p. 388-389.

Pour en savoir plus

O. Dumoulin et R. Valéry éd., *Périodes. La construction du temps historique*, Paris, 1991, bibliographie, pp. 201-206.